

Brigitte Hatat

La trace d'une évaporation

À travers son étude d'une névrose démoniaque au XVII^e siècle ¹, Freud faisait la démonstration que le père peut se présenter sous des figures diverses. Les substituts (*ersatz*) du père sont nombreux, allant ainsi du diable aux Frères de la Miséricorde pour le peintre Haitzmann, dont Freud déchiffre rétrospectivement la névrose sous les manifestations démoniaques.

Mais plus que ces *ersatz*, qui traduisent le polymorphisme de la relation au père, c'est le processus de substitution lui-même qui retient notre attention. Ici se repère en effet le passage du fait clinique au fait social, disons au fait de discours. Dans le cas de Haitzmann, ce jeu de substitution fait passer d'une forme de la dissidence (se vouer au diable) à une forme socialement admise (se vouer à une congrégation), non sans effets thérapeutiques d'ailleurs.

Mais Freud ne conclut nullement sur une fin heureuse. Haitzmann n'était peut-être qu'« un pauvre diable », trop maladroit ou trop peu doué pour se soutenir lui-même dans l'existence. En prenant les formes du « normal », cet engagement corps et âme dans la congrégation des Frères de la Miséricorde masque la persistance de ce qu'il prétend avoir guéri : il le dispense d'avoir à assurer lui-même son existence ; il le masque mais il le redouble aussi d'une faute, celle d'avoir cédé sur son désir pour être « nourri par les anges ». Rappelons que le pacte avec le diable fut conclu peu après la mort de son père, alors que le sujet, plongé dans un état de profonde mélancolie, se trouvait dans l'incapacité de peindre et de subvenir à son existence, témoignant des impasses constitutives de son désir et de sa jouissance.

1. S. Freud, « Une névrose démoniaque au XVII^e siècle » (1922), dans *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1980.

Reprenant ce texte au congrès de l'EFF à Strasbourg en 1968², Michel de Certeau fait de l'histoire un travail qui ne cesse de cacher toujours plus ce qu'il prétend élucider. Elle croit « travailler à soigner, ou à supprimer, ce qu'en réalité elle se contente de camoufler autrement et mieux ». Dès lors, le passé serait plus lisible que le présent. Freud le disait déjà à propos des névroses : celles des siècles passés, comme celles de l'enfance, offrent en pleine clarté ce que les névroses actuelles ou celles de l'adulte ne révèlent qu'au prix d'une lente extraction. Ainsi, la « théorie démonologique avait raison contre toutes les interprétations somatiques de la période des sciences exactes³ ». Ce qui est plus lisible dans le passé, ce n'est pas la chose même qui, elle, se dérobe toujours, mais son leurre. Celui-ci apparaît alors, dit Certeau, pour ce qu'il est : un leurre.

Au présent, il prend « les couleurs du jour », celles que l'on « peut rencontrer partout », nous dit Freud, qu'elles soient, selon les époques, religieuses, scientifiques, politiques..., chaque nouveau discours effaçant les symptômes de ce qui l'a produit. Lacan le constatait avec l'hystérie : « L'entrée en scène, si boiteuse qu'elle se soit faite, du discours de l'analyste, a suffi à ce que l'hystérique renonce à la clinique luxuriante dont elle meublait la béance du rapport sexuel⁴. » À notre époque, elle prend les couleurs du jour, que ce soient celles de la spasmophilie, de la fibromyalgie ou de la dépression.

Toute tentative d'élucidation décompose l'objet en représentations multiples qui le complexifient davantage qu'elles ne l'éclairent et ne font que déplacer ce que cette élucidation prétend résoudre. Évoquons pour exemple ce qu'a produit le DSM, non seulement au regard de la clinique traditionnelle mais également dans ses versions successives : une prolifération d'éléments disjoints et l'évaporation de certaines catégories cliniques, notamment l'hystérie. Avec pour résultat nulle *Aufklärung*, plutôt une obscurité redoublée.

2. M. de Certeau, « Ce que Freud fait de l'histoire. Note à propos de : "Une névrose démoniaque au XVII^e siècle" », congrès de Strasbourg du 12 octobre 1968, *Lettres de l'École freudienne*, n° 7, 1969.

3. S. Freud, « Une névrose démoniaque au XVII^e siècle », *op. cit.*, p. 210.

4. J. Lacan, « Un homme et une femme » (1972), *Bulletin de l'Association freudienne*, n° 54, septembre 1993, p. 16.

On peut croire que la science a universalisé, purifié le sujet en le vidant de tout ce qui était savoir conjectural, assujetti à la contingence, mais c'est au prix d'en avoir rejeté une part, la part obscure. Celle d'un jouir qui ne manque pas de faire retour sous des formes plus ou moins masquées. En prétendant avoir exorcisé ce diable de Dieu, *ersatz* du Père, du *Old Father* où elle reste enracinée tout en le reniant, la science n'a-t-elle pas démultiplié, morcelé ses représentations, alors qu'elles sont là, désormais, où nous ne savons plus les reconnaître ?

C'est ce que Lacan souligne dans son intervention sur l'exposé de Michel de Certeau, cité plus haut : « La trace, la cicatrice de l'évaporation du père, c'est ce que nous pourrions mettre sous la rubrique et le titre général de la ségrégation ⁵. »

Alors, évaporé le Père ? Certes, mais au sens chimique du terme, c'est-à-dire pas liquidé. En témoigne aujourd'hui cette tendance redoublée à se vouer corps et âme à n'importe quelle *conségrégation* pour avoir le privilège, non d'être un père, mais d'être « un fils », et être libéré des embarras de l'existence. Ces abris ne manquent pas qui nous dispensent d'avoir à soutenir l'*ex-sistence* d'un acte singulier que rien ne garantit ni n'assure. Les analystes le savent. Lacan, évoquant l'abri que l'IPA avait pu fournir aux analystes, l'avait rappelé en son temps.

Quant aux pères, quels qu'ils soient, d'hier ou d'aujourd'hui, ils se répartiront toujours, comme tous les sujets, entre « les pauvres diables » qui se vouent à être fils pour se mettre à l'abri, et ceux qui se risquent à affronter le diable quand il leur demande : *Che vuoi ?*

5. J. Lacan, « Intervention sur l'exposé de M. de Certeau », *Lettres de l'École freudienne*, op. cit., p. 84.